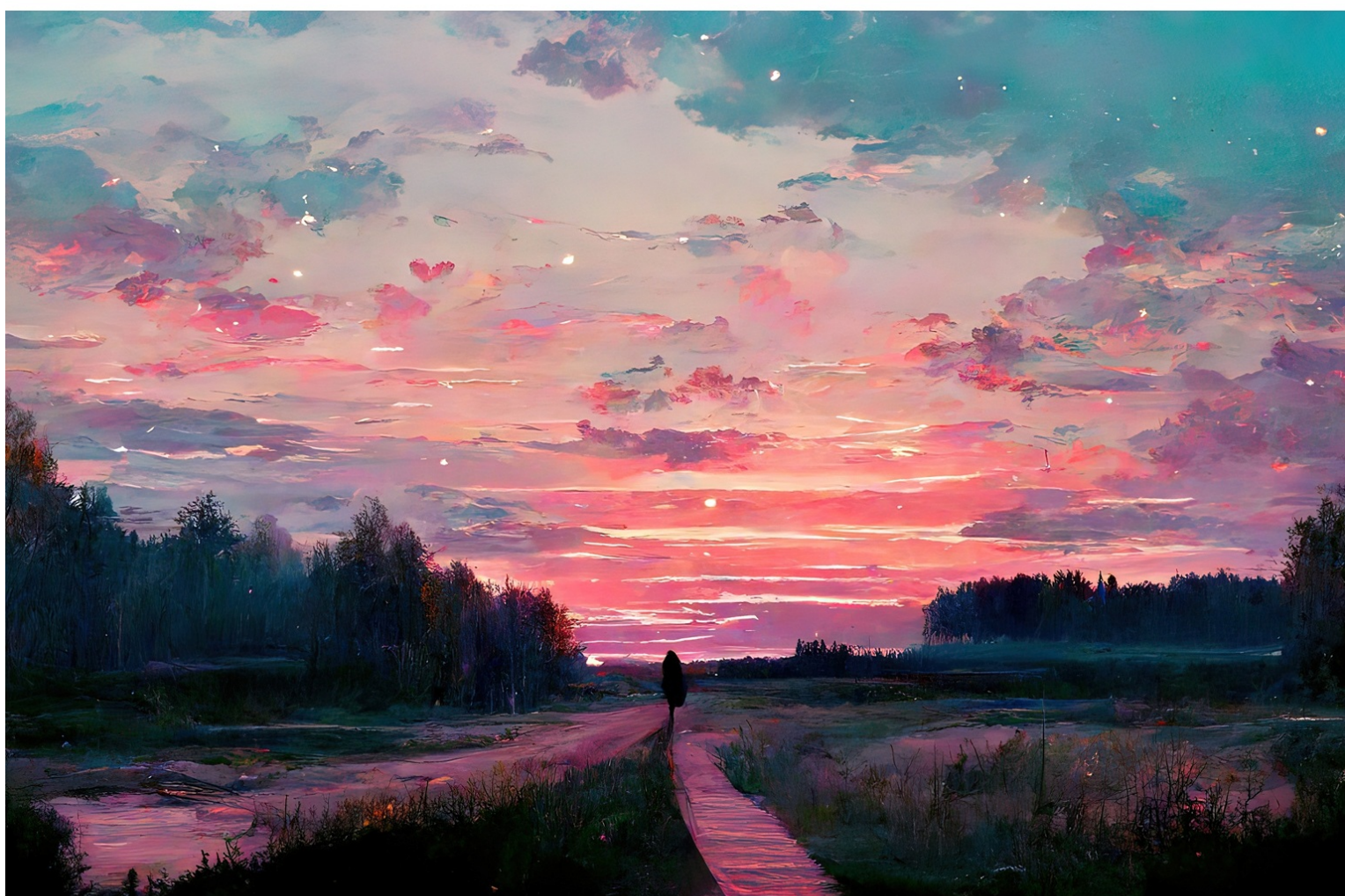


Mil Youri

Comme un géant de sel



Mil YOURI

Comme un géant de sel

© Mil YOURI, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4854-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir (...) »*

Kipling

Prologue

Marie se pencha puis s'accroupit. Le vent d'automne portait dans son chant la voix de l'hiver. Ce n'était encore qu'un chuchotement, mais il glissait et s'insinuait entre les tissus et la peau avec détermination. Elle se protégea de ce murmure désagréable en relevant le col de sa veste. Des feuilles aux couleurs d'or, de feu et de terre, jetées çà et là avec dédain, trahissaient l'humeur morose des chênes alentour. La nature appréhendait aussi, de l'écorce à sa sève, l'arrivée du froid.

Marie sortit de la poche intérieure de sa veste une petite enveloppe et chercha l'endroit idéal pour la poser. Elle ne voulait pas qu'on la découvre, ni non plus qu'elle ne s'envole. Là, sur le côté droit de la tombe, son regard dévoila un interstice. Marie se déplaça. L'endroit, idoine, permettrait à l'enveloppe de s'y insérer parfaitement ; elle ne dépasserait pas et échapperait aux regards. Elle l'y glissa puis se redressa, satisfaite, et observa ensuite le cimetière.

La jeune femme considérait cet endroit à chaque fois comme un lieu en dehors de l'espace, appartenant seul au temps, griffé par toutes ces lignes de vie figées dans le grès ou le marbre des pierres tombales. De longues lignes temporelles, ou d'autres au contraire très courtes... Trop courtes, comme celle de son père : une ligne de cinquante-quatre années de vie ; une ligne qui divisait la sienne en deux ; une rupture ; un avant et un après : ce qu'elle était avant ses vingt-deux ans, et ce qu'elle devint après son décès.

Marie chercha l'enveloppe du regard, une dernière fois.

Non, décidément, personne ne la découvrirait. L'enveloppe se décharnerait et laisserait le squelette jauni d'un papier boursoufflé par la pluie devenir poussière en été ; les mots finiraient par fondre, se dissoudre, sucre ou sel ou cendre de son âme, emportés par les aléas du temps ; ils rejoindraient la bière, puis s'envoleraient vers son père, suivant les courants ascensionnels des pensées.

Elle prit soin de remonter la fermeture éclair de son manteau, et s'y enfouit en frissonnant. Le vent, jouant avec ses cheveux, lui conférait un aspect sauvage et farouche. Elle se tenait droite, comme si l'orgueil ou quelques sentiments vindicatifs ou sinistres animaient ses pensées. Or, il n'en était rien. Dans une bourrasque, un oiseau se débattit furieusement, et Marie se dit avec humilité qu'il n'y avait encore pas si longtemps, elle se débattait comme lui : avec désespoir !

— Papa... souffla-t-elle.

Pléthore d'autres mots affluèrent dans son esprit pour s'agglutiner finalement dans une misère triste derrière ses lèvres, sans parvenir à les franchir. Elle repensa à cette lettre qu'elle venait de déposer. Sa *psy* lui avait demandé de l'écrire : « *Un texte... une lettre... à une personne à qui vous n'avez jamais eu l'occasion d'exprimer tout ce que vous vouliez dire* », avait-elle indiqué.

Les phrases qu'elle avait « encreées » sur le papier, plus que toutes autres, furent les plus dures qu'elle n'eût jamais à rédiger. Ces phrases, les lignes de cette lettre, les multiples essais et réflexions pour poser les mots autant que les peser, avaient remué l'eau noire des tréfonds de son âme, et ce qui était remonté de ces abysses vers sa raison, elle ne put que s'y confronter, sans pouvoir cette fois se défausser.

La maladie s'était saisie de l'écorce fragile de son esprit, et sous la contrainte de cette poigne, l'avait fait voler en éclats, répandant en elle des milliers d'échardes, de la profondeur à la superficie de son être. En profondeur, Marie avait commencé à s'éteindre lentement en se fuyant ; en superficie, elle avait brûlé, et les autres l'avaient fui. N'étaient restés à ses côtés que sa famille, et quelques rares amis.

Cette lettre, cette ordonnance, avait produit une catharsis : l'origine d'une douleur n'indique pas forcément son commencement, mais comprendre toutefois l'origine permet de pointer du doigt *le* commencement.

La mort de son père – et elle le mesurait pleinement aujourd'hui —, cet instant, ces secondes de sidération durant lesquelles le présent de l'abandon se grave dans l'éternité avaient été l'origine du basculement : une onde de choc qui percute les fondations, qui fragilise toute la structure. Et pragmatique comme on peut l'être à cet âge, Marie avait isolé sa tristesse et le sentiment impérieux de solitude dans les soubassements de son inconscience.

Jusqu'au jour où la seconde onde choc vint à nouveau la percuter, marquant alors le commencement de la douleur. Elle pouvait aujourd'hui regarder le champ de bataille, les débris, l'éclatement de son être, disséminé, éparpillé, par cette explosion qui la fragmenta aussi sûrement que l'aurait fait une bombe tenue à bout de bras. Aujourd'hui, elle s'en apercevait ; aujourd'hui, elle pouvait mesurer les dégâts... et se reconstruire. Mais que de temps perdu !

Oui... L'origine de sa maladie prenait naissance dans cette tombe. Quant au commencement de sa douleur...

Elle s'en souvenait...

Elle l'identifiait clairement...

Oui...

C'était ce jour où Antoine, son directeur, lui avait annoncé son départ...

— Entre, Marie ! Je t'en prie.

Marie s'avance. Le ton affable de la voix caresse l'air comme l'invitation d'une main. Le bureau conserve une lumière artificielle qui sculpte les ombres ; une grande lumière pour une pièce sans profondeur : des murs neutres ; trois longs cadres qui, sous leur plexiglas de protection, rayonnent du rire immobile de gens heureux, de familles protégées, d'un avenir pacifié et serein.

Le bureau est une pièce de travail animé d'un esprit. Il se saisit de la lumière, il s'en empare pour guider avec elle le regard, la trajectoire des pensées, jusqu'à ce qu'enfin il focalise l'attention sur la table de travail, objet central, autel de la cène des signatures et des décisions. Sur cette table, d'autres objets sont posés là, plus petits, mais qui paraissent immenses tant ils ont du pouvoir : un écran ainsi qu'un clavier et une souris. L'outil informatique agrège l'entier champ des possibles. On ne voit pourtant ni son cœur ni sa tête. Ils se campent sous le bureau, comme un corps assassin qui se voile dans la nuit. L'ordinateur siège dans l'ombre, éminence grise ourdissant en silence, irradiant sa volonté propre.

Antoine observe Marie. Elle s'assoit et elle l'observe en retour. Marie a trente-six ans. Antoine en a cinquante-sept. Ils se sourient. Tous deux connaissent l'exercice ; ils le répètent tous les ans. Il rythme, cadence, joue le rôle de calendrier tout autant que celui de saison. Antoine se recule. Son corps massif épouse les courbes de son fauteuil. L'écran est tourné vers lui, mais tapi sous le bureau, le cerveau de cet œil immense et froid a recueilli des données qui concernent Marie : résultats commerciaux, synthèses des ventes, analyses de la production, segments d'une longue ligne d'attendus, réfléchis pour mettre en avant les succès et éclairer les points d'amélioration. En d'autres termes : le bâton et sa carotte. Bientôt l'écran sera tourné vers elle, l'œil la fixera, et ils s'observeront l'un l'autre à leur tour...

— Comment vas-tu, Marie ?

La jeune femme sait pourquoi son directeur lui pose cette question.

Marie a des yeux d'agate bleus, de grands yeux profonds comme la houle d'un ciel d'été, comme le mouvement d'un firmament modelant la chaleur du soleil pour en faire quelque chose d'immensément pur. Sous cette houle des océans célestes se cachent les courants sombres d'émotions confuses, douloureuses.

Ne pas parler. Ne rien dire. Ne pas se confier. Elle se l'interdit plus qu'elle n'en a pas le droit. Officieusement, se confier ne se fait pas ; pas auprès de son

directeur.

— Ça va, répond-elle incidemment, avec cette légèreté insensible qui éloigne la raison du cœur.

Antoine ne cherche pas à savoir ce qui patiente en picotant dans le creux de ses yeux. Elle n'en a jamais parlé, alors il n'insiste pas. Il constate juste les crochets qui retiennent les larmes, qui les déchirent pour les dissiper avant même qu'elles ne deviennent comme des bulles prêtes à éclater.

— Avant de commencer, j'ai une chose à te dire. Mais je tiens à ce que cela reste entre nous. Comme on dit : « je le confie à ta discrétion ». Mais bon, rassure-toi, je ne prends pas un gros risque. Dans quelque temps cela animera les discussions de couloirs.

Marie recule un peu à son tour sur sa chaise, intriguée. Elle fronce les sourcils, incline légèrement la tête. Elle opine silencieusement pour l'encourager à poursuivre.

— Je suis entré dans la boîte à l'âge de vingt-deux ans, continue Antoine avec ce frémissement des regrets heureux dans la voix. Tu imagines ! Je me souviens même – et très bien encore ! – quand tu es arrivée chez nous : j'étais directeur adjoint à l'époque.

Marie répond au sourire dont elle se voit gratifiée.

— Cet entretien, aujourd'hui, est un peu particulier pour moi...

L'imperceptible vacille dans sa voix et se trahit. Un silence s'ensuit ; à peine quelques secondes qui s'étirent, qui bâillent le temps de profiter du temps.

— ... particulier, parce qu'il sera le dernier.

— Le dernier ? accuse Marie en fronçant les sourcils.

— Je ne suis pas en super forme, Marie. Problème de santé...

— Grave ? ose-t-elle.

— Qui va le devenir...

Les mots tombent, entraînant dans leur chute une ombre qui glisse sur son visage et qu'Antoine ne parvient pas à rattraper. Elle ternit même la lumière de son regard.

— J'ai eu un rendez-vous avec notre *cher* directeur de secteur, poursuit Antoine. Dans sa voix perce l'inimitié qu'il éprouve pour son supérieur hiérarchique.

— Le très miséricordieux *David Esclanc*, ponctue Marie en levant les yeux au ciel.

Antoine la fixe, la toise de ce regard qui s'échange lorsque se prépare une cabale.

— Je l'appellerai désormais *Monsieur Connard*, si tu veux bien.

Les yeux de Marie s'agrandissent. Antoine a dit cela d'une voix neutre, dégagée.

— Oh ! Je peux ! la rassure-t-il. Je peux bien traiter ce pauvre type de ce qu'il est *maintenant*. Tu sais ce qu'il m'a dit lorsque je lui ai annoncé ma maladie ?

Marie fait timidement « non » de la tête. Elle n'est pas très sûre de vouloir le savoir, connaissant la réputation que traîne *Monsieur Esclanc*.

— Il m'a demandé si c'était tout ce que j'avais trouvé comme excuse pour justifier les résultats déplorables de l'agence ? S'il fallait qu'un cancer fasse jurisprudence pour exonérer un directeur d'agence de répondre de son incompétence ?

Les yeux de Marie s'agrandissent encore plus.

— Je lui ai répondu que j'appréciais qu'un entretien à ma demande serve d'entretien de recadrage et que j'aurais dû m'attendre de sa part qu'il ne puisse pas, finalement, se comporter autrement que comme un con. On ne s'aime pas, mais là au moins, maintenant, c'est acté.

— Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ? bredouille Marie, atterrée parce qu'elle vient d'entendre.

Son regard s'accroche à celui d'Antoine. Il y a de petits mouvements sur ses lèvres, comme les pics d'un séisme dont l'onde de choc se répand en ébranlant l'âme.

— Je ne sais pas. Je me suis levé et je lui ai claqué la porte au nez. Il gueulait. Il s'en remettra. Ces gens-là ne sont heureux que lorsqu'ils ont une emprise sur les autres. Ce sont des petits frustrés qui ont soit manqué de coups de pied au cul quand ils étaient gamins, soit qui en ont trop reçus !

Antoine se tait, se sentant soudain seul avec les pensées qui commencent à tambouriner dans son esprit. Il les reprend, en fait un paquet qu'il serre très fort et se focalise à nouveau sur Marie :

— C'est pour cela que cet entretien que nous avons aujourd'hui est important, Marie. Ton année n'a pas été brillante...

— Je sais, l'interrompt-elle en bondissant intérieurement, mais le contexte économique a été pourri ! J'ai initié des dizaines de dossiers qui n'ont pu aboutir ! Je suis investie, mais un dossier c'est chronophage et je...

Antoine lève les mains pour les agiter du mouvement de la temporisation.

— Je sais, je sais ! souffle-t-il.

Il se dit qu'il aurait peut-être dû se taire, ne pas en dire autant, alors que Marie, à rebours de cette réflexion, se convainc de ne pas en rajouter. Ce qu'elle